De l'Auteur

4

ANECDOTES

SUR

BUONAPARTE.

Napoléon I

Et bestias agri dedi ei, ut serviant illi.

Jerem. XXVII. 6.

Par Le Comte d'Antraigues

LONDRES 1er MARS

1800.

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

Je crois necessaire de faire connoitre un homme, que la fortune a placé sur un trône, et qui étranger à la nation, qu'il oprime, la flétrit également et par son usurpation, et par l'usage qu'il fait de sa puissance.

J'ai cru que plusieurs faits rèunis formoient un ensemble, qui pouroit donner une idée sûre du caractère de Buonaparte.

Les espérances que son avénement au trône de france ont fait naitre, imposent la nécessité de

le démasquer, parceque ces espérances, qu'il réveille, qu'il excite, qu'il anéantit, pour les récréer encore, forment le principal moyen de sa puissance. C'est ainsi qu'il se flate, en abusant tous les rois, tous les partis, de détruire tous les obstacles, et que profitant de la langueur générale, il compte jetter les bases de son pouvoir et l'affermir au milieu des illusions, dont il environne ses ennemis.

Je sais bien que ce projet est au dessus de ses forces, et que si aucun evenement ne le démasquoit, sa vanité le forceroit à se démasquer lui même.

Mais il sera incomparablement plus utile de hâter l'instant, où il sera connu;

Afin que l'Europe connoisse les dangers, dont son existence la menace, et que tous

les

les partis soient convaincus, que son unique but est de les tromper tous, et de les sacrifier à son ambition.

Les infortunés royalistes françois, dans quelques uns de leurs aziles, ont cru que Buonaparte seroit le Monck du 18. siécle. Buonaparte flate leur illusion, ses ministres à Berlin, et ailleurs, la nourrissent, et se rient des dupes, qu'ils font chaque jour.

Oui il y aura un Roi en france et ce sera Louis XVIII. mais l'honneur de l'y conduire n'est pas réservé à Buonaparte. Louis XVIII. y arrivera, lorsque la france, humiliée de la royauté d'un corse, préférera à cet oprobre, le sceptre d'un Bourbon, et ce moment ne peut être eloigné.

Voila

Voilà ceque j'ai cru, que cette lettre pouvoit démontrer.

Je n'ai publié que les fragmens, qui ont trait à Buonaparte, et comme les faits, qui y sont cités, ont pour temoins toute l'Italie, et que la plupart se sont passés dans une ville capitale *) à la vue de 50,000 habitans, je crois inutile d'ajouter à cette lettre le nom de l'auteur, n'ayant pas obtenu encore son aveu.

LONDRES 1er Mars 1800.

FRAG-

*) à Milan.

FRAGMENTS D'UNE LETTRE
SUR BUONAPARTE.

LONDRES pr. de l'an 1800.

Et bestias agri dedi ei, ut serviant illi.
Jerem. XXVII. 6.

Et je lui ai donné les bêtes de ce pays, pour qu'elles le servent.

. . . . . .
. . . . . .

Jamais parmi les adversités innombrables d'une vie mémorable par ses vicissitudes, je n'ai pu me repentir un moment d'avoir fuï la france.

Le devoir ne dépend pas des évenemens. Nos désastres n'ont rien changé à mes opinions. J'ai perdu ma fortune, ma famille, et en ce moment, si on me replaçoit en france, je sacrifierois de nouveau ma fortune, ma famille, plutôt que de courber ma tête sous le sceptre du nouveau tyran.

L'émi-

L'émigration fut-elle un bien ? a-t-elle été un mal pour la bonne cause ? qu'on le demande à ceux, qui l'ont renduë nécessaire mais ceux qui ont émigré ont rempli un devoir, que l'honneur leur préscrivoit. Quant à moi, malgré les destastres inouis des émigrés, je pense que l'émigration êtoit nécessaire, qu'elle auroit pu sauver la france, et que, si elle n'a servi à rien, c'est qu'on a voulu qu'elle devint inutile.

L'histoire manifestera ses opinions, elle produira ses preuves, on n'échape pas à ce tribunal. Les juges s'asséyent sur les tombeaux de ces êtres puissants, qui aujourdhui étouffent la vérité, et des cadavres couverts de poussiére ne leur en imposent pas.

Mais pour en venir au moment présent, je dis: quelque malheureux que puisse être un émigré, fut-il au moment de terminer lui même sa vie; si ce qui se passe en frauce en cet instant, ne lui fait pas sentir tout le bonheur de l'avoir quittée, il mérite d'y vivre, et dans mon opinion, c'est le condamner à un suplice pire que la mort.

J'êtois

J'êtois préparé à toutes les adversités, adorateur de mon ancienne patrie, convaincu qu'il ne nous en restera que le souvenir, j'abhorrois la france actuelle; eh bien l'élévation de Buonaparte m'a fait connoitre un malheur inattendu, l'oprobre de la france actuelle m'a cruellement rappellé, qu'elle fut ma patrie, et que vainement on se flate de haïr, ou d'oublier le lieu, qui nous vit naitre.

Que le cœur humain est inexplicable! j'ai vu le regne de Roberspierre dévorer là france, j'ai suivi le regne fugitif des tyrans, qui lui ont succédé.

Ces différentes époques m'ont fait éprouver tous les tourments, que l'on peut ressentir; mais jamais le sentiment de la honte ne m'avoit atteint cruellement, que depuis l'avenement du corse Buonaparte au trône de Louis XIV.

Ce sentiment est inconcevable, jel'avoue, mais il est indestructible. L'analyser! je n'en ai pas la force; à peine m'en reste-t-il assès pour le suporter.

Un

Un corse s'asseoir sur le trône de St. Louis et d'Henri IV! et il habite leur palais (Note 1.) il commande à la france: il commande à la france!!! peut on exprimer tout ce que ces mots ont d'accablant!

Jamais peuple ne fut plus coupable, mais jamais un peuple fut-il plus humilié? et ce peuple flétri d'un tel oprobre, c'est le peuple françois: qui l'auroit dit il ya dix ans? ô vengeance de Dieu; vôtre toute puissance n'a pas besoin d'allumer des flammes vengeresses dans la nuit de l'èternité! il vous est facile de placer l'enfer sur la terre, et cet acte de vôtre puissance, c'est mon pays qui l'a subi.

Le prestige des succès, l'éclat de la puissance éblouit peut être en ce moment l'Europe; les victimes mêmes frémissent et se taisent, et plus on est avili de la puissance de Buonaparte, plus on se ment à soi même, pour voiler sa honte. On croit l'affoiblir en exaltant les qualités de ce tyran.

In-

Inutile ressource ! l'homme m'est bien connu, bien parfaitement connu. Hommes abusés, hommes dégradés ! faites son apothéose, c'est à lui seul, que je confie le soin de vous desabuser, et de compléter vôtre ignominie, par la connoissance, qu'il vous donnera de lui même.

Non Buonaparte n'a pas, il n'a jamais eu, et il n'aura jamais le moindre sentiment d'orgueil, et lorsqu'il assure, qu'il n'en a pas, il dit la seule vérité, qu'il ait jamais dite depuis qu'il existe.

Buonaparte n'a jamais connu que la vanité, et parmi les différentes vanités, celle qui abuse les petites ames fut le charme de la sienne. Combien de lecteurs superficiels vont crier au paradoxe; hélas, je voudrois bien qu'ils me prouvassent, que cette vérité n'est qu'un paradoxe, si Buonaparte avoit de l'orgueil, les malheurs de l'Europe finiroient par lui ; mais sa vanité nous plongera dans des abimes, et le tems approche, où l'on pourra prononcer, s'il m'etoit bien connu, ou si la prévention m'a égaré.

L'or-

L'orgueil conduit l'ame qu'il éléve, à tout ce qu'il y a de vraiment grand, parcequ'il s'apré. cie lui même et que son sufrage suffit à son bonheur.

La vanité n'a pas de base dans le cœur qu'elle dégrade. Sa base est dans tout ce qui l'environne, le cœur éprouve ses effets, mais les objets extérieurs les produisent, elle se repait de chimères, elle se nourrit de stériles hommages, elle s'enivre de faux honneur et devenue méprisable à ceux là même, qui l'excitent, pour s'en prévaloir, elle conduit l'être malheureux, qu'elle possède, dans les fanges de l'ignominie, et ne lui arrache le bandeau des illusions, que lorsqu'il est enseveli dans l'oprobre.

On verra dans peu, si Buonaparte a de l'orgueil, ou s'il ne fut que l'esclave de sa vanité.

Dans une lettre, que J. J. Rousseau m'écrivoit, il dépeignoit l'orgueil et la vanité par leurs différents effets, avec cette éloquence de tous les tems, de tous les pays, de tous les siécles, il sexprimoit ainsi:

PARIS 18. Fev. 1771.

. . . . . .
. . . . . .

„L'orgueil est la vertu des grandes et belles „âmes. C'est sur cette base que s'éléve leur „génie. C'est appuyés de ce sentimeut céleste „qu'elles atteignent, où le stupide vulgaire n'ose „fixer ses regards. L'orgueil est l'ame des „grands hommes. L'orgueil est pour eux le „char, qui portoit le triomphateur au capitole. „Si les acclamations publiques y accompagnent „le héros, il en jouit. Si le peuple se tait, „l'orgueil le lui fait dédaigner. Mieux lui „vaut le seul aplaudissement de sa conscience, „que les cris de ces hommes faits pour vivre „et mourir dans la boue, où leurs ames furent „trempées . . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
„La vanité, la vanité; voilà l'égout, où vont „se précipiter et mourir les vertus médiocres, „et les hommes modernes.

„Caton etoit un homme orgueilleux. Her„cule fut un homme vain. Les colonnes d'Her„cule sont les honteux trophées de la vanité „humaine.

„humaine. L'orgueil ne connoit pas de pa-
„reilles limites, c'est la vanité qui prend pour
„les bornes du monde le terme, où atteint
„son foible courage".

Tels sont les caractéres de l'orgueil et de la vanité. Or je dis que ceux, qui espérent en Buonaparte, lui accordent l'orgueil, qu'il n'a pas, et que ceux qui ne voient en lui qu'un usurpateur, qui bientôt sera trainé dans la boue de la ville, où il regne, et déchiré par ce peuple, qu'il ose appeller ses sujets, ceux là, dis-je, connoissent sa vanité et l'excès miraculeux des petitesses de tous les genres de vanité, dont il se repait.

Je prétens, sans crainte d'être démenti, qu'il n'est aucune action dans toute sa vie publique, qui n'ait annoncé éminemment dans son caractère fausseté et vanité.

Dans toutes les négociations qu'il a suivies, qu'a-t-il employé? mensonge, menace, fureur et fausseté.

Il

Il débute ses négociations par le mensonge, il soutient ses mensonges par les menaces, le mépris des menaces le porte à les appuyer par des fureurs, et qu'il en impose, ou non, il les a toutes terminées par des faussetés. No. 2.

Avec lui, j'en atteste tous ceux qu'il a vaincus, avec lui être vaincu n'est pas le plus grand de malheurs; c'est d'être vaincu par lui, c'est d'être à sa discrétion, c'est de recevoir sa loi. Ce n'est pas l'orgueil farouche d'Attila; non, ce sont les jactances d'un parvenu. Il jouit de la victoire, comme un homme de néant jouit d'une subite opulence. Il croit la perdre, s'il ne l'étale, et il croit ne l'avoir jamais assès étalée.

Les outrages aux vaincus, les menaces, les jactances, et des jactances telles que Milton eut à peine osé les placer dans la bouche de l'èternel, foudroyant les anges rebelles, tel est l'idiome de Buonaparte.

Il se vante à tout propos d'avoir étudié les anciens. Mais où les a-t-il étudiés? à en juger

juger par sa conduite, ce ne peut être que dans les écrits des auteurs révolutionnaires. Aussi n'a-t-il saisi des grands hommes, que les costumes et les maniéres. Le caractére, l'ame, le génie de ces héros, sont pour lui la fable de l'histoire. Il n'en a retenu, que quelques détails mécaniques, qu'il parodie, en croyant les imiter. Il a rendu l'antiquité ridicule, et sa vaine imitation des anciens héros, n'a servi qu'à aprendre, qu'ils n'existoient plus, et que de si grands modéles avoient de bien pauvres imitateurs. No. 3.

Qui a pu oublier sa campagne contre le pape, qu'il termina par la paix de Tolentino ? pour la bien décrire, il faudroit les talens d'un Tassoni, réunis au pinceau de Salluste.

Salluste nous dépeindroit l'arrogance du vainqueur, sa cruauté et le Tassoni la bouffonnerie de ses prétendues victoires contre Pie VI. No. 4.

Salluste nous le présenteroit employant tous les genres de corruption, pour détacher

les

les peuples de leur souverain et les dépraver, et le Tassoni nous en décriroit les exploits. Il nous détailleroit les monumens de son triomphe ; un pontife octogénaire vaincu, des soldats amollis depuis trois siécles fuyant de toute part, et le vainqueur volant des meubles, enlevant des diamans, de la vaisselle, du linge, se pourvoyant même de voitures, crochetant les coffres de ceux qu'il avoit placés sous sa sauvegarde, et laissant ces pays désolés dans le doute, s'ils avoient eu à faire à Cartouche ou à Buonaparte. Salluste nous deviendroit nécessaire, pour offrir aux siécles à venir le vicaire de Jesus-Christ, accablé de toutes les sortes d'adversités, menacé de toutes les espèces d'outrages, sans troupe pour le défendre, mais invincible au pied de l'autel, invincible par son courage, adorant la main qui le frape. Se soumetant sans réserve à ce Dieu dont il est le ministre et prouvant dans ces extrémités inouies de l'adversité humaine, que là où finissent les prospérités terrestres, là commencent le triomphe de la religion et la victoire de ses ministres.

Cest la honteuse conquête de Malthe, qui a mis à découvert en Buonaparte l'excés de la plus déplorable des vanités ; bon Dieu quelle conquete ! ah ! il faut en convenir : celles de Scipion et d'Annibal etoient d'un autre genre.

Non que je prétende, qu'aucun de ces deux grands hommes eut négligé de s'emparer d'une place forte, que l'on eut voulu leur livrer ; mais certes honteux eux mêmes de cette acquisition aisée, ils se seroient gardés d'offrir aux regards de leurs soldats, le ridicule spectacle d'un général enorgueilli d'avoir traversé des portes ouvertes, de s'être emparé de remparts que la peur avoit depeuplés, et où leurs soldats n'auroient trouvé d'éffrayant, que le silence de la plus profonde solitude. Quelle conquête, quelle honteuse conquête ! Caligula seul nous présente le modéle d'un semblable délire, dans sa ridicule expédition des Germains. Mais ce dont la vanité de Caligula eut à peine été capable, la ridicule vanité de Buonaparte ne nous l'a pas épargné.

Je veux parler de la stupide hauteur avec la quelle ce conquérant de Malthe a traité l'infortuné Hompeche, lors qu'à la tête de son Ordre il alla s'humilier devant ce prétendu Attila.

Le successeur de Lavalete de L'ileadam, courbé sous le poids de la honte, venant sur le tombeau de ces grands hommes fléchir le genouil devant Buonaparte ! ce spectacle des miséres humaines devoit émouvoir tout homme ayant quelque sentiment, ou au moins quelques souvenirs.

Nos pères avoient vu un barbare, mais un barbare vraiment grand homme, Soliman, en présence de son ennemi vaincu. Prêt à renvoyer Lileadam, de l'isle de Rhodes, que ce grand homme lui livroit réduite en un monceau de cendres, et chaque pierre teinte du sang d'un Ottoman, Soliman s'honora lui même par les respects, qu'il lui prodigua : il m'en coute, disoit-il, de renvoyer ce vieillard hors de sa maison.

276 ans après cet évenement, Buonaparte entre à Malthe de la même maniére, qu'on prendroit possession d'une ville, dont la peste auroit dévoré les habitans. La prudente tactique de son gouvernement, y avoit depuis quatre ans inoculé le fléau de ses principes, et Buonaparte n'y parut, que lorsque le directoire fut bien averti par ses agens, que la corruption avoit pénétré par tout, et que l'Ordre étoit dissous. Craignant encore le reveil de quelques braves gens, dont le désespoir eut pu rechauffer les cadavres qui les environnoient, les agens de Buonaparte les font égorger par le peuple. Non content de ces préliminaires, Buonaparte n'arrive à Malthe, qu'à travers tous les détours de la perfidie, enfin il y eſt, il s'y est glissé et le Grand Maitre est à ses pieds. No. 5

Un des braves chevaliers, qui a survécu trois mois à la mort de son Ordre, et qui accompagnoit alors le convoi du Grand Maitre lorsqu'il fut s'ensevelir aux pieds de son indigne vainqueur, m'écrivoit: „Buonaparte a „reçu avec la hauteur la plus stupide la visite „du Grand Maitre à la tête de son Ordre. Ce

„gé-

„général qui fait rougir les vaincus, qu'il sub-
„juge sans combat et sans risque, est partout
„le même, très immoral, très vain, très in-
„discret dans ses propos, sans dignité, sans
„mesure, sans éducation.

„Il nous parle de sa toute puissance et
„qu'il faut nous consoler, parceque rien encore
„ne lui a résisté.

„Les extravagances de ses éloges ne peu-
„vent se comparer qu'à l'extravagance de ses
„menaces. Il n'eut pas laissé pierre sur pierre,
„si on eut osé l'arrêter un quart d'heure de
„plus, et pour mettre le comble à une scène
„si ridicule, il parle à Hompeche des coups du
„sort, de la nécessité de se soumettre au
„vainqueur et à un vainqueur tel que lui, de
„la même maniere que Soliman, après plu-
„sieurs annés de siége, s'emparant de Rhodes,
„auroit pu parler à Lisleadam. Enfin il finit
„par dire: voici le premier chapitre de ma
„conquête terminée, dans peu les Indes et
„l'Angleterre soumises à mes ordres, vous
„consoleront de vôtre malheur. Retirez vous."

Ces

Ces deux triomphes de Buonaparte, ces deux puissants guerriers abatus à ses pieds, le Pape et Hompeche, qu'il n'a pourtant vaincus, qu'après avoir fait précéder le fléau de ses armes, par le fléau de ses principes, me rappellent cet empereur romain, dont la vanité descendant dans tous les détails, se faisoit une gloire de combattre des gladiateurs dans l'arêne et de les y égorger; mais il est vrai, nous dit l'historien, qu'il avoit soin avant de les faire porter sur l'amphithéatre, de les affoiblir par des jeunes et de leur faire couper les jarrets: voilà le précurseur de Buonaparte.

Mais, me dira-t-on, ses succès en Italie annoncent au moins de grands talens militaires.

C'est précisément ce que je nie, et je dis que ses succès incroyables en Italie ne sont pas dus à ses talens; mais à l'ineptie de ses adversaires; qu'il sembloit qu'on vouloit le forcer à vaincre, et en effet, depuis trois ans on laissoit à plaisir corrompre les peuples de l'Italie. Toutes les prétendues entraves dont on se servoit pour arrêter la circulation des

voya-

voyageurs, n'etoient qu'un moyen pour éloigner, avilir, outrager les émigrés françois, et assurer la demeure paisible, et protéger le travail des propagateurs de la révolution; et puis c'est tout franchement se moquer des peuples, que de leur demander amour pour les loix, fidélité aux souverains, haine pour les jacobins, lorsqu'on voit les princes eux mêmes s'agenouiller devant les sansculotes, recevoir à leur cour les impudents envoyés de cette insolente canaille, endurer des outrages qui auroient révolté un laquais, et couvrir ces lachetés de la belle raison d'état et de la politique. Si la politique permet aux princes de recevoir des traitres, de les honorer, de se flétrir de leur amitié; l'amour de la vie, celui de la propriété, permettent aux sujets les plus fidéles, de fléchir devant l'idole. C'est ainsi qu'ont raisonné les hommes les plus modérés. Qu'on juge par là des sentimens de ces gens, pressés par tous les besoins, à qui on a dit la révolution françoise consiste à voler les riches, à les egorger, et à se mettre à leur place. Buonaparte fut envoyé pour conquérir l'Italie, lorsque le comité l'eut travaillée dans tous les sens, lors-

qu'il

qu'il eut des amis dans toutes les villes, et des satellites dans toutes les classes.

Les scélérats avoient créé entre eux une unité de vue, de moyens, de désir, que nul évenement n'a pu encore altérer, et qui alloient ils attaquer? des princes tremblans, sans argent, sans force, sans courage, épouvantés de leurs peuples, effrayés de leurs propres soldats; un roi éperdu au milieu d'une nation infectée d'une armée indécise, sans argent et n'appercevant dans son allié, qu'un usurpateur à venir d'une partie de ses états; un souverain puissant mais épuisé par la plus cruelle guerre, et qui ne comptoit plus sur aucun de ses alliés.

De petits princes assès puissants pour tout entraver, inhabiles à se coaliser, et que l'aspect du péril anéantissoit, sans leur donner même le courage du désespoir *).

Voilà

*) Lisez le XXIV. chapitre del principe de Machiavel. Les raisons qui de son tems avoient accéléré la ruine de l'Italie, n'ont pas changé.

Voilà ce qu'a trouvé Buonaparte, réunissez à cet etat de choses tout ce que la perfidie, la trahison, peuvent employer à corrompre et produire, lorsqu'elles ont corrompu, alors vous concevrez les succès de Buonaparte en Italie, et je dis qu'il eut fallu être déterminé à se battre soi même, pour ne pas vaincre les Défenseurs de l'Italie en 1796.

Mais lorsque ce vainqueur de l'Italie s'est trouvé en tête, un homme de courage, un général energique, résolu à lui disputer la victoire; qu'a-t-il fait? il a fui!!!

C'est très sûrement le parti qu'il eut pris en Italie même, si l'Archiduc Charles y eut eu une armée. Lorsqu'il eut enseveli son armée dans les gorges de la Styrie, à quoi a-t-il tenu qu'il n'y trouvât son tombeau. Ce n'est surement pas à lui; car il avoit tout fait pour s'y anéantir, lorsque par un prodige bien fait pour couronner tant de honte, on vint le tirer des fourches caudines par la paix de Léoben.

Mais

Mais enfin il a rencontré Sidney-Smet en Syrie, defendant la plus mauvaise place qui existe dans tout l'univers. Je la connois, je l'ai vue, je l'ai parcourue, elle n'est pas en état de résister vingt quatre heures à une escouade du guet; ce sont des ruines qui l'entourent, des tours qui s'écroulent, des fossés que l'on n'apperçoit que par la foi, que l'on a à des traditions, qui vous apprennent, qu'ils ont existé No. 6. Eh bien, c'est la que Sidney Smet arrête le vainqueur de Montenotte, de Rivoli le conquérant de Mantoue, et qu'il le voit s'enfuir à ses yeux, au risque de périr dans les déserts, il le voit se plonger dans ces vastes solitudes, qui séparent la Syrie de l'Egipte, et ne se croire en sureté, que lorsqu'il a mis cinq journées de désert entre son vainqueur et lui, et quelles êtoient les troupes de Sidney Smet? quelqnes anglois et beaucoup de turcs. Mais ils vouloient périr, ou vaincre, et aussitôt ils ont vaincu.

Qu'on ne se hâte donc pas de proclamer Buonaparte un grand général, car il a vaincu lorsqu'il lui etoit impossible de ne pas vaincre,

et

et il a eté vaincu à l'instant qu'il a eu en tête des gens, qui ont voulu le vaincre.

Attendons de voir s'il battra Suwarow, Kray, l'Archiduc Charles. Alors nous aurons des titres à proposer, pour assurer sa gloire militaire; car jusques à présent nous n'avons de lui que les éloges, qu'il se donne à lui même, et qui n'etant repétés par personne, ne prouvent pas grande chose, à mon avis.

Mais je dis plus: fut-il un grand général; ce que très surement il n'est pas,

Eut-il remporté des victoires éclatantes sur les plus redoutables adversaires; ce qu'il n'a pas fait,

Eut-il vaincu Sidney Smet; ce qui ne lui est certainement pas arrivé, je dis que l'excès de sa vanité décele en lui une ame sans moyens pour profiter de ses victoires, c'est à dire, pour en tirer un profit durable.

Je dis que son défaut de caractére n'est point supléé par la brutalité de son caractére, et que ses fureurs, lorsqu'on le contrarie prouvent les mutineries d'un homme vain, et non la ténacité d'un homme fort.

Je dis, que s'il a un chef, il doit se perdre et se l'aliéner par la jactance de ses maniéres.

Et que s'il est le maitre, s'enivrant à grands traits de la fumée des plus lourdes, des plus épaisses louanges, il doit bientôt détruire sa puissance par l'excès même de son pouvoir; qu'il est incapable de concevoir ces grands moyens, de l'affermir en y renonçant, que l'âpreté d'en jouir, lui enlévera tous les moyens de le conserver, et que ce peuple qu'il gouverne, deviendra bientôt si honteux de lui obéir, se sentira si avili de sa royauté, si ridicule par sa puissance, qu'il trainera son idole du trône dans la boue, et de la boue à l'échaffaud.

Voilà ce que je prétends. Jamais homme n'eut plus de besoin d'un maitre absolu pour le garantir de lui même, le fixer à sa place

et

et l'empêcher de faire oublier le général sous le faix énorme des ridicules, dont se chargera le protecteur.

Je dis qu'il n'a ni cœur, ni ame, ni caractére, ni justesse dans l'esprit; je dis que la volonté qu'il a de se décorer quelque fois de ce qui lui manque, le rend le plus ridicule des hommes, parce qu'il ne sait pas s'approprier les rôles qu'il convoite, qu'il est hors de scéne à tout coup, qu'il prend la rusticité d'un mal appris, pour la fermeté d'un Romain, et le langage d'un crocheteur pour les fureurs d'Alexandre; qu'il écrira en Donquixote au roi d'Angleterre, menacera un Empereur, et se croira le plus grand des hommes, parcequ'il en est le plus insolent.

Je prétens, que la mànière dont il jouit de ses triomphes les plus réels, les rend presqu'aussi ridicules, que ses triomphes de Tolentino et de Malthe.

A ce sujet, j'en atteste toute la Lombardie; tous les Milanois qui l'ont vu dans les crises les plus prononcées de la vanité la plus

ex-

extravagante, dont jamais depuis l'existence du monde aucun mortel ait eté possedé.

Croira-t-on que Buonaparte, habitant à Milan le palais du duc Serbelloni, fut reçu dans ce palais sous des arcs de triomphe, et qu'il y trouva le faite de la maison, les portes, et les colonnes, couvertes de laurier.

Jusques là rien d'extraordinaire, la bassesse du duc Serbelloni pourroit avoir décoré ainsi son palais.

Mais Buonaparte y prit gout et lorsque ces lauriers se flétrissoient par l'excessive chaleur du climat, Buonaparte voulut qu'on en replaçat d'autres. Aussitôt on mit en requisition tous les lauriers des jardins, pour couronner la maison du héros, et depuis le 1er mai jusqu'au 1er Dec. j'ai toujours vu cette maison couverte de lauriers toujours frais, toujours nouveaux. Des lauriers de réquisition pour couronner un héros! certes ceux qui couvrent les cendres d'un Turenne ne se sont jamais flétris, il est vrai que de son tems on ne connoissoit pas l'usage des lau-

lauriers de réquisition. Ceux là apparemment ne sont pas de longue durée.

Ce général d'une république, où liberté et égalité ètoient le simbole de foi politique No. 7. environneé de gardes, ne marchoit que précédé de dix aides de camp, enfin tout étoit royal dans son existence, excepté la maniére de jouir de ces honneurs. On voyoit qu'ils lui etoient inconnus, et qu'il ne pouvoit s'y accoutumer, dans les maisons qu'il habitoit, et où il etaloit le plus grand luxe, quelque vilainie venoit toujours décéler l'homme nouveau, l'homme vain.

Il sembloit étranger à ses entours. On appercevoit dans ses jouissances l'étonnement et la joie d'un voleur, qui se couvriroit de diamans, qu'il auroit dérobés.

Pendant plus de deux mois, on lui écrit sur son escalier à Milan: Buonaparte n'est pas un homme, c'est un Dieu.

Je crois bien qu'il ne l'avoit pas écrit lui même, c'etoit impossible, car il est petit, et les lettres de cette bouffone apothéose avoient six pieds de haut : mais il la lisoit chaque fois qu'il rentroit chez lui, et il avoit le courage de braver cette enorme flagornerie.

Alexandre fit prononcer par un oracle qu'il êtoit fils de Jupiter, et ce n'est pas le plus beau trait de sa vie. Buonaparte fait écrire son apothéose par ses laquais, il l'affiche sur les murs de son escalier, il la lit et sourit.

C'est ainsi qu'en ce siècle la lecture des anciens nous a profité.

Voilà les grands hommes qu'elle nous a donnés.

Son caractère saturé de vanité, n'a ni fond ni rives, ni consistance. Il convoite vaguement tout ; il veut atteindre à tout et n'est pas fait pour fixer jamais son etat sur ces inaccessibles hauteurs, où l'a lancé la fortune.

Il entre en Toscane à la tête de son armée!

Il se rend de Pise à Florence. Sur la route dans une petite ville vivoit son oncle, vieux prêtre infirme. Il va le voir et passe une soirée avec lui. Le lendemain il se rend chez le Grand duc. Avant d'entrer dans son cabinet, il apperçut dans le sallon plusieurs courtisans dècorés de la croix de St. Etienne. Il s'enquièrt des instituts de cet ordre. On lui aprend qu'il n'y existe que deux classes; celle des chevaliers de justice, et celle des chevaliers de grace.

On lui apprend, que les premiers n'etoient reçus que sur des preuves nobiliaires, qui assuroient une naissance distinguée, tandis que les chevaliers de grace recevoient la croix sans preuves.

Il entre aussitôt chez le Grand duc, et lui commande d'accorder à son oncle la croix de St. Etienne, mais la croix de justice, et il s'en fait aussitot expédier le diplome.

Nobles émigrés que ce trait séduit et qui y appercevez des motifs d'espoir, apprenez à connoitre son caractére, et voyez si le ciel l'a destiné a être le restaurateur d'un trône.

Quelques mois après, le 18. juin 1797 Buonaparte etant à Como, haranga la garde nationale, il fit inprimer son discours, je l'ai imprimé, presso i fratelli Pirola.

Il y dit à la garde nationale: „il primo „ciambellano in oggi é eguale al ultimo dei „pastori, nissuno sara cosi scelerato di ricor- „darsi che fu nobile e di non amar la liberta.“.

Tacite nous avoit appris, que les Romains sous Domitien auroient perdu la mémoire, si tam in nostra potestate esset oblivisci, quam tacere.

Mais il ne nous avoit pas dit, qu'aucun des tyrans de Rome, à commencer par Tibére et à finir par Domitien, eut qualifié de scélératesse le souvenir du passé.

Lelle

Telle est l'eloquence du grand consul, c'est cette redondante verbosité, c'est cette extravagance d'idées, cette incohérence absurde qu'il prend pour l'expression d'une volonté ferme, et d'un caractére décidé. No. 8.

Cet homme a-t-il changé de caractére depuis son avénement au trône? mais vous l'avez sous vos yeux; écoutez, voyez, et jugez.

Son but est de tromper tous les partis, de se servir de tous, d'alimenter les haines de tous, de les abaisser tous, et de regner sur tous.

Mais pour porter le monde, il faut les épaules d'Atlas; et avec des françois exécuter son plan, c'est faire plus encore que de porter le monde sur son dos.

Il éclairera tous les partis, en voulant les tromper tous; aucun n'aura d'ecaille assès épaisse, sur les yeux, pourque Buonaparte ne vienne à bout de les faire tomber, il ne les abaissera pas, mais il les humiliera et les in-

sultera tous. Au lieu de regner par leur division, la haine contre lui et le mépris de sa puissance les ralliera tous; ils s'accorderont tous, pour éloigner d'eux, cette honte insupportable. ANÉANTIR LE REGNE DU CORSE deviendra le premier des besoins, et un besoin si impérieux, qu'il faudra à tout prix le satisfaire; dut ensuite la plus sanglante anarchie devorer la France.

Voyez maintenant non l'usage de sa puissance, mais les dehors de sa puissance.

Voyez ses gardes et cette famille inconnue des Buonaparte de toute espéce, devenir une famille royale, ses frêres des espéces de princes du sang, ses sœurs des princesses, voyez leur faste et écoutez les, pour en sentir l'inconvenance et le ridicule.

Le voilà marchant au louvre, et souillant de sa présence la demeure de Henri IV. et les françois le souffrent! il a donc raison; à tant de forfaits il falloit une punition inouie, et le Corse Buonaparte dictant ses loix et les pro-

promulgant du louvre; quelle vengeance pouvoit être plus cruelle par l'excès des humiliations, dont à chaque minute elle abreuve ceux, qu'elle accable.

La clémence dont il a voulu décorer les premiers jours de son regne, m'a paru aussi fausse, aussi ridicule, que toutes les actions de sa vie.

En vendémiaire on le vit satellite de Barras foudroyer le peuple souverain, et tirer à mitraille sur les majestés révoltées des sections de Paris.

En fructidor nous le vîmes premier agent de la proscription fructidorienne, dont aujourdhui il recueille les fruits, mais dont il veut rejetter la honte sur le directoire. Le directoire peut sans doute en reclamer sa part; car à quel genre d'ignominie ces gens là sont ils etrangers? mais la meilleure partie appartient à Buonaparte. Oui, lui seul est l'auteur de la journée du 18. fructidor, ce fait là est peu connu; il exige donc quelque développement.

De

De tous les individus, que frappe la proscription du 18. fructidor, un seul interessoit Buonaparte; c'est à dire, il n'en voulut proscrire qu'un seul, le général Pichegru; le reste ne valoit pas à ses yeux la peine d'être nommé. Aussi Pichegru est-il le seul excepté de l'amnistie du Roi Buonaparte. Mais dans le temps il fallut consentir à servir toutes les haines pour obtenir de ses complices, que l'on servit la sienne, et la perte de Pichegru fut achetée par celle de tous ses confrères: chaque directeur voulut anéantir son ennemi, mais Buonaparte seul conçut la premiere idée du 18 fructidor, et après avoir fabriqué les differentes adresses au nom de son armée, il envoye Augereau pour l'exécuter. Son unique objet fut la perte du général Pichegru. Ainsi rien d'étonnant, que lorsqu'il s'est assis sur le trône de Louis XIV, il ait accordé grace à tous les fructidorisés, en exceptant le seul Pichegru.

Il vouloit perdre Pichegru, lui seul excitoit en lui une jalousie insupportable, et il etoit plus facile de l'assassiner, que de le surpasser,

L'ar-

L'arrestation du comte d'Antraigues le 21. mai 1797 lui présenta une base, sur la quelle il crut pouvoir établir ses calomnieuses délations.

Il ne trouva dans ses papiers aucun document d'aucun genre, qui put fournir contre Pichegru, je ne dis pas une preuve légale, mais une simple présomption. Alors il conçut le projet de se servir du comte d'Antraigues, pour obtenir, qu'il déposât, que placé auprès de Louis XVIII à Vérone, il avoit dû recevoir les correspondances du général Pichegru, de Moreau, de Saix, et autres, qu'il avoit dû en faire des extraits pour en rendre compte au Roi, mais que le Roi quittant Vérone en 1796, il etoit naturel que le Roi eut voulu prendre avec lui les originaux d'une semblable correspondance, et que le comte d'Antraigues n'avoit conservé pour la suite de ses négociations, que les extraits saisis par Buonaparte.

Ces extraits Buonaparte les avoit lui même rédigés, ou fait rédiger en un cahier de 12. feuilles et ils envelopoient dans leur ensemble

tous

tous ceux, dont Buonaparte vouloit se défaire comme ami de Pichegru.

Le premier juin 1797 à onze heures du soir, il fit conduire le comte d'Antraigues du cachot de la citadelle de Milan à Montbello, où il l'attendoit; il le fit introduire dans un cabinet, dont la porte étoit gardée par dix gardes l'épée à la main, et il le reçut accompagné de Berthier, qui ne le quitta jamais pendant tout cet entretien.

C'est là qu'il proposa au comte d'Antraigues sa liberté, la radiation de la liste des émigrés, la restitution de ses biens, cent mille écus payables à Hambourg, et un emploi dans la république, s'il vouloit signer cette bizarre déposition.

Le comte d'Antraigues la lut, et il déclara qu'elle ne contenoit pas un mot, qui ne fût une calomnie.

Il refusa de signer un pareil écrit; alors après trois heures d'entretien, dont on publiera

un

un jour les détails, Buonaparte furieux lui dit, eh bien vous serez fusillé, je vais vous livrer à mon conseil de guerre, pour vous faire juger comme embaucheur de mes troupes. Mais cela est encore faux, lui dit le comte d'Antraigues, vous ne pouvez avoir aucune preuve.

Des preuves ah f..... des preuves!

Je me f . . . des preuves, s'il n'y en a pas, on en fera.

S'il ne fit pas alors périr le comte d'Antraigues, c'est qu'il n'etoit pas assuré du succès de ses conjurations à Paris, il ignoroit quel parti triompheroit, et il vouloit le conserver pour accabler Pichegru, s'il réussissoit à le perdre.

Le comte d'Antraigues devina ses trames, le 23. juin 1797 il en prévint quelques personnes à Paris, il avoit rédigé un écrit pour les divulguer, il ordonnoit, quoiqu'il pût arriver, qu'on le publiât, il envoyoit ces piéces en Suisse, lorsque Buonaparte fit arrêter son agent,

agent, et se saisit des papiers le 24. juin, l'excès de sa rage ne se peut décrire. No. 8.

Son plan etoit, lorsque le coup seroit frappé, d'offrir de nouveau au comte d'Antraigues sa grace, en signant les dépositions, qu'il avoit fabriquées, à son refus de le transporter à la Guiane, de l'y faire périr, et alors de donner à ses fausses dépositions, la latitude qu'il voudroit.

Le 29. aout d'Antraigues s'échapa des prisons de Milan, tandis que Buonaparte etoit à Udine, le 5. 7bre. on l'ignoroit à Paris, le 18. fructidor eut lieu; mais on apprit presque aussitôt l'évasion de d'Antraigues. Alors toute la machination, dressée contre Pichegru, s'ecroula, il fallut le frapper sans aucune preuve. Les déclarations, que fit le comte d'Antraigues, et qu'il publia dès le 29. aout, en imposerent la nécessité; alors il fallut proscrire Pichegru sur l'autorité d'un prétendu papier, trouvé parmi ceux du comte d'Antraigues, papier sans autenticité, qu'on n'a jamais osé lui présenter pendant cinq mois de captivité, pour le lui faire

re.

reconnoitre et parafer, et qu'on fut obligé de faire reconnoitre et parafer par Berthier et Clarke, qui l'un et l'autre n'avoient jamais vu, ni connu, le comte d'Antraigues, et ne lui avoient jamais parlé.

Voilà ce qui s'est passé au sujet de Pichegru, et voilà pourquoi il est seul excepté de la royale amnistie du Roi Buonaparte, il n'a voulu perdre que lui et ses amis, mais pour obtenir l'assistence des Maitres d'alors, il fallut sacrifier à leur haine. A présent ces maitres sont dans la boue; Buonaparte regne seul; il n'a plus aucun motif de menager des haines qu'il ne partage pas, il fait grace à ceux qu'il n'a pas voulu détruire, en frappant sur celui là seul, que sa basse jalousie vouloit égorger.

Sur cet exposé, jugez si la clémence du Corse n'est pas de la même valeur, que toutes ses autres prétendues vertus.

Qui pourroit ne pas opposer sa conduite actuelle envers la religion catholique, à sa conduite au Caire envers la religion musulmane.

Ceci

Ceci est par trop bouffon, et celui qui croit en imposer par de pareilles bassesses, est à coup sur le plus médiocre des hommes, le plus ignorant, et le plus présomptueux.

Machiavel nous avoit appris dans ses discours sur Tite-Live, de quelle importance il etoit pour ceux, qui gouvernent les etats, d'y respecter et d'y maintenir les principes religieux, et ce que nous apprenoit Machiavel, il n'etoit aucun des anciens qui l'eut ignoré.

Mais Machiavel ne nous avoit pas dit, que l'apostasie fut un acte religieux, et que le respect dû aux religions, consistât à les adopter successivement, suivant les lieux, où l'on se rencontroit, ces maniéres philosophiques annoncent sur tout le mépris de ceux, qui les professent, et il est de principe parmi tous les charlatans, que pour obtenir la créance de ceux qu'on veut abuser, il faut avoir, en les trompant, les dehors de la persuasion.

C'est pour avoir dédaigné cette regle de convenance, que Buonaparte a paru aussi ridi-

clue

cule dans ses actes religieux, que dans tout le reste de sa vie.

Apôtre de l'islamisme au Caire, il ne lui suffit pas de se faire musulman, il veut paroitre prophète, il se fait annoncer par le Koran, comme un envoyé de dieu, il se vante auprès des fanatiques musulmans d'avoir anéanti l'Ordre de Malthe, détrôné le souverain pontife, et détruit la religion de Jesus-Christ, dont il parle aujourdhui avec un respect, qui approche de la tendresse. No. 9.

Ces exercices philosophiques n'ont paru à tous les regards, qu'une misérable jonglerie, qui n'en impose qu'au jongleur, et en effet la même indignation a accueilli les professions de foi de Buonaparte en Egipte et à Paris.

Tout en cet homme sent l'imitation servile, abjecte, puérile; en tout ce qu'il fait, il y a un côté mesquin ridicule, il joue le héros comme le bourgeois Gentilhomme jouoit l homme de qualité, on lui avoit sans doute appris, qu'un des traits les plus caracteristiques des

grands

grands hommes, dont Plutarque nous a transmis l'histoire, c'est la réunion en leur personne de l'élévation et de la simplicité; c'est ce qui rend la lecture de leur vie si intéressante. Agesilas vainqueur du grand roi, fut le premier des mortels de son tems. Agesilas courant avec ses enfants, et se faisant enfant avec eux, est le plus aimable des hommes. Qu'imagine Buonaparte, sa mère devoit arriver à Milan, on l'attendoit, le moderne héros éloigne ses cuisiniers de son palais et ses valets, sa mère arrive à l'heure du soupé, on lui fait dire qu'elle désire manger un morceau, les valets n'y sont pas, les cuisiniers sont absents, elle s'assied, le héros moderne va lui même lui faire chauffer sa soupe, il arrive dans le sallon, il la sert et se place derriére sa mère, avec la serviette sous le bras.

Dès le lendemain les sonnets pleuvent de toute part. Buonaparte est le Philopemen du 18. siécle, parceque Philopemen avoit fait la cuisine chez son hotesse à Mégare, et que Buonaparte avoit rechauffé un bouillon à Milan.

Ce

Ce qu'il y eut de plus plaisant, c'est que dès la veille la scéne étoit arrangée, prévue, les sonnets préparés; on m'en avoit fait lire deux, et la personne, qui me raconta toutes ces extravagances, est un homme, que je nommerai un jour, si je puis vérifier qu'il soit mort. Il etoit vieux, malade et employé dans les finances de l'armée sous Haller, mais s'il existe, il peut compter qu'il n'a à redouter aucune indiscrétion de ma part. No. 10.

Cet homme si modeste derrière le fauteuil de sa maman, se faisoit peindre à la même époque, le 16. juillet 1797 par le jacobin Alpini, peintre de Milan.

Chaque jour il accordoit de nouvelles séances.

Commode s'etoit couvert de la peau d'un lion, armé d'une massue, pour assommer des chiens dans les rues. Buonaparte prit un vol plus haut, son habit tout couvert de lauriers, et l'apothéose, affichée sur son escalier, lui inspiroient de plus hautes pensées, il se fit peindre

dre en Général françois, les cheveux hérissés, parceque Charles XII. etoit peint ainsi, tenant à la main la foudre de Jupiter, faisant feu des deux côtés sur les drapeaux autrichiens, qu'il fouloit à ses pieds. L'aigle de Jupiter planoit au dessus de sa tête.

La figure du héros, si chétive malgré sa fureur, ne pouvoit rappeller celle du Maitre des dieux.

Sa phisionomie ne permettoit à personne de le prendre pour Ganiméde. Qui etoit-ce donc? hélas, c'etoit Buonaparte, lui seul pouvoit dans son délire réunir à plaisir tant de ridicules,

Accumuler tant d'inconséquences.

Son peintre infatigable ne pouvoit suffire à dessiner son héros.

Il prétendoit déja à la royauté; il envoyoit sa figure à ses amis, il en honoroit des généraux des princes même, qui aimoient mieux recevoir

la

la copie que d'attirer l'original chez eux par un refus.

Faute de tableau et de peintre, etant à Seltz il accorda son buste en porcelaine au ministre d'une grande puissance ; passe encore, ce buste fragile peut etre reçu comme un emblème, qui semble promettre à l'original une aussi courte existence qu'à la copie.

Feu Samuel Bernard fut atteint de la même maladie, cet homme qui assuroit naïvement qu'il etoit impossible d'avoir plusieurs millions sans le plus grand génie, s'etoit fait peindre par Hyacinte Riyaud, et Pierre Drevet en 1729 grava ce tableau, l'estampe au moins est magnifique ; aussitôt Bernard envoya ce portrait à ses amis, et il appelloit ses amis tous les miniſtres, les ducs, les princes du sang, il n'alloit jamais deux fois chez queſqu'un, sans le gratifier de ce cadeau, jusques à ce que entrant un jour dans une garde robe en maison étrangére, il y apperçut son portrait qu'on y avoit etalé.

Cet avis le corrigea, de même si le héros de l'Egipte eut pu écouter aux portes de Milan les rires, qu'il excitoit au milieu de tant d'adversités, je ne puis croire qu'il eut résisté à de semblables leçons.

Buonaparte n'a aucun caractére en ce sens, que toutes les passions qui l'animent sont des conséquences de la seule passion, qui chez lui domine toutes les autres, la vanité.

Il est roi de france, cela est incontestable, ses tristes accolites, ce second et troisiéme Consul, jouent auprès de lui le plus sot des personnages, et avilis par leur rôle, ils le seront bien davantage par celui, auprès de qui ils doivent le jouer.

Buonaparte est Roi, mais qui l'a porté à la royauté? la plus extravagante des autorités, qui réunit en elle tous les genres d'inconséquences.

La 1ere constituante sembloit tenir du peuple ses mandats, c'etoient des mandataires

res rebelles, mais c'etoient bien des mandataires.

La 2de legislature sembloit avoir la base de sa puissance dans l'assentiment du monarque, et le choix du peuple.

La 3me sous le nom de convention paroissoit être purement et simplement la réunion des députés de la nation, envoyés pour tout détruire et tout établir.

La constitution qu'elle a laissée, quoique soutenue par les armes, avoit été créée par la convention ; enfin le systéme republicain pouvoit l'environner de paradoxes, et persuader, qu'elle exprimoit un vœu national.

Mais celle qui a placé Buonaparte, est l'œuvre de la violence, jamais la nation ne fut plus avilie, on lui impose un Roi et on lui dit : le voilà, cette autorité ne s'appuie sur aucune base, dans aucun systême, et pour aucun parti.

Que devoit inspirer l'épais bon sens à ce Roi du hasard et de la fortune ?

Le désir de rétablir la monarchie, et de s'assurer dans les moments si fugitifs de sa puissance, une considération éternelle,

Puis enfin, si ses principes et son ambition lui permettoient de sacrifier sa vie au plaisir de s'asseoir quelques jours sur le trône.

Il eut dû se dire : mon exiſtence imprime sur la France une honte, qu'elle ne supporter pas longtems. Des françois sujets d'un Corse, le ciel ne peut réaliser ce prodige ; ainsi il faut s'attendre que le réveil du peuple sera pour moi le sommeil de la mort. N'importe ; je veux regner : eh bien retardons ce réveil, effaçons dans nos maniéres toutes ces formes, qui présentant à la France son ignominie toute entiére, reveilleroient ses remords.

Je suis Roi : empêchons la nation de le croire ; car le jour qu'elle le croira le croc fatal m'atteint, et je suis trainé aux gémonies.

Ainsi

Ainsi content de tout pouvoir, je voile ma puissance de ces formes, qui semblent me rendre le premier serviteur du peuple souverain, afin que comparant ma simplicité, ma modestie réelle au faste des rois, les republicains puissent dire : voilà un magistrat ; mais nous n'avons pas de Roi.

Voilà ce que Buonaparte avec le sens commun eut dû faire, voici maintenant où sa vanité l'a entrainé.

Voyez ses gardes, sa cour, les Huissiers qui le précédent et l'annoncent, cette parodique imitation de toutes les formes de Versailles.

Quoi bon dieu ! jusques aux présentations, et Madame Buonaparte reçoit aussi les présentations ; elle singe la Reine en ces lieux mêmes, où il ne lui restoit plus entre l'échafaud et le trône, que ces foibles souvenirs de tant de puissance.

On présente au premier Consul : on présente à la Consulesse ; elle observe les formes, ces formes consistent dans le plus ou moins d'intervalle que dans ses revérences elle laisse entr'elle et son coussin, ce ne sont plus des Duchesses, qui s'asseient devant elle ; mais elle ne permet cette aisance, qu'aux femmes des conservateurs et des généraux. La Reine de tems à autre protégeoit les manufactures ; Madame Buonaparte annonce, qu'elle ne distingue que les robes de soie, et à l'instant tous les parvenus du nouveau règne sont enveloppés de soie et d'or.

Pendant que son époux, couvert de velours blanc brodé, chaussé d'un brodequin va prodiguer de toute part sa triste figure et se faire applaudir, Madame admet à sa cour, et bientôt, je n'en doute pas, elle offrira sa main à baiser.

Dans sa conduite publique Buonaparte affiche encore une vanité plus extravagante, et ce dernier trait, que j'offrirai de lui, est à mon avis

avis le plus complétement sot de tous ceux, qu'il s'est permis.

Il a su peut-être de Chenier, de Garat, ou de Boulai la meurthe, que les anciens généraux, et surtout César, etoient sobres de parole, et que leur lumineuse concision formoit un stile à part, connu sous le nom de brevitas imperatoria,

Et voilà mon César de 1800 se martelant la tête, mettant ses faiseurs en travail, pour acquerir aussi la brevitas imperatoria.

On lui fait accroire, que St. Cyr a remporté un avantage sur les autrichiens, qui l'avoient battu, dupe de ce persiflage, il écrit à St. Cyr la lettre suivante.

„Buonaparte premier Consul, au Général „de division St. Cyr.

5. NIVOSE AN 8.

„Le Ministre de la guerre m'a rendu „compte, citoyen général, de la victoire que

„vous

„vous avez remportée sur l'aile gauche de
„l'armée autrichienne, recevez comme témoig.
„nage de ma satisfaction un sabre, que vous
„porterez les jours de combat. Faites con-
„noitre aux Soldats, qui sont sous vos ordres,
„que je suis content d'eux, et que j'espére
„l'être davantage encore.

„Comptez sur mon estime et mon amitié
BUONAPARTE".

Risum teneatis amici.

Louis XIV. ivre de succès, de triomphes, de louange, de gloire, dans ses plus beaux jours, n'auroit pas écrit cette lettre. Car Louis XIV. avoit l'habitude de la puissance, et il réunissoit à ses talens un grand tact et de la délicatesse.

Ce que ne se seroit pas permis Louis XIV, il faut l'endurer du Corse Buonaparte, devenu son successeur.

Et ce sabre que vous porterez aux jours de combat.

Et

Et ces mots: faites connoitre aux soldats, qui sont sous vous ordres, que je suis content d'eux.

Après ces mots on croit lire Paul 1er. ou François II. ou Frédéric; oh non, on lit Buonaparte. Le Corse Buonaparte écrire de ce stile à des françois! ah! insensé, tu abréges à plaisir le chemin, qui sépare le louvre de la greve. Tes soldats te donneront un jour une réponse à cette lettre, et c'est en te repétant les phrases, que te dicte ton délire, que ce peuple ivre de rage et furieux de honte, t'accompagnera à l'échafaud.

Certes ils sont grands les desseins de cet être eternel qui a voulu que les empires mourussent comme les Rois, c'etoit donc pour arriver à la royauté du Corse Buonaparte et pour élever sur un trône la Demoiselle Lapagerie, pour environner ce trône des princes, le Clerc, Murrat et Bernadotte, que la nation françoise a sacrifié 1500000 hommes, trois milliards, qu'elle a laissé egorger son Roi, sa Reine, la vertueuse Elisabeth, et empoisonner Louis XVII.

Il valoit bien la peine pour un pareil motif de bouleverser l'Europe, et d'accumuler sur la France tous les tourmens de l'enfer.

Tant d'affreux travaux, tant de cris de liberté, liberté, égalité, ou la mort, se terminer par la royauté de Buonaparte!

La mort, o François! ne l'obtient pas qui veut, il faut auparavant endurer les tourmens de l'ignominie. Entre la mort et vous, la colére du ciel a placé le regne de Buonaparte.

Il vous faut le subir, il faut que vous ne doutiez pas, que vous êtes à ses yeux l'objet le plus digne de mépris, et que votre patience et votre espoir, si complétement déçu, lui composent un fond de gaieté, qui fait le seul charme de son existence.

Vous n'avez pu souffrir le sceptre de Louis XVI. eh bien supportez donc celui de Buonaparte.

Sans doute les haines que vous avez excitées par votre rebellion, ont surpassé en intensité toutes les haines, dont l'ame humaine conservoit la tradition, et ces haines je les ai éprouvées plus que personne peut être, mais elles s'éteignent à l'aspect de vos humiliations. Le ciel nous a trop cruellement vengés, l'opprobre qui pèse sur vous, nous atteint malgré nous même. Le ciel nous a rapprochés, parceque le regne de ce ridicule tyran nous rend votre honte presque commune, et son souvenir insupportable.

Peuple infortuné! le ciel le punit avec plus de rigueur que ne le fut Nabuchodonosor. Daniel nous apprend, qu'il fut pendant sept ans changé en bête. Mais pendant ce tems il ne conservoit pas le souvenir de son ancienne existence. Sa mémoire s'éteignit sous sa metamorphose, il ne la retrouva qu'en obtenant grace.

Mais les françois ont conservé dans l'abrutissement, où Buonaparte les plonge, le souvenir du passé, le sentiment du présent, pour ajou-

ter

ter à tant de tourments celui des reflexions, qui les rendent intolérables.

Enfin ils supporteront cet homme si médiocre, si extravagant, si ridicule, si vain, jusques qu'à ce qu'il leur écrive, comme les ministres de Domitien écrivoient à ses peuples: Dominus et Deus noster sic fieri jubet.

Et qu'on ne croie pas que ce soit un pronostic exagéré.

Les adorateurs du Dieu Marat peuvent bien fléchir les genoux devant le Dieu Buonaparte, et quant à lui, quel obstacle s'opposeroit à son apothéose? y a-t-il donc si loin de son escalier à son cabinet? tout arrive avec la fortune : si votre lâcheté le plaça sur le trône, pourquoi le même sentiment lui refuseroit-il un autel?

NOTES:

Not. 1.

On auroit cru que l'ambition eut pu se satisfaire à ce prix. — Oui celle d'un Cronwel, mais non celle de Buonaparte. Celle ci ne s'assouvit que par d'indignes bassesses.

En parcourant les apartemens du feu Roi, qu'il occupe au louvre, il s'est enquis où etoit le lit du Roi et celui de la Reine. On les a enlevés, lui dit-on, le 10. aout, il faut les retrouver, et on les a rachetés. Buonaparte et sa femme cherchent à présent le repos dans cet asile de douleur, où les plus infortunés de tous les hommes ont versé des larmes si amères. Parmi tant d'opprobres ils n'avoient pu prévoir que Buonaparte et Mademoiselle Lapagerie en feroient un jour le trophé honteux de la plus honteuse des usurpations, hommes sensibles rassurez vous: la vengeance sera cruelle, ce n'est pas dans le lit de son Roi, dont on usurpe le trône, que l'on trouve le repos.

No. 2.

C'est encore sur les mêmes principes, qu'il s'est conduit en Egypte.

Voyez la lettre de Kleber au Directoire du 4. vendemiaite, 26. 7bre 1799.

„Les arabes seuls etoient dans le cas, dit „il, de faire des convois soutenus dans le brû„lant désert, mais ils ont eté tant de fois „trompés, que loin de nous offrir leurs ser„vices, ils s'éloignent et se cachent."

No. 3.

Je voudrois savoir, quel héros il voulut imiter, lorsque sans en avoir prévenu personne, ainsi que le dit Kleber dans sa lettre au directoire le 4 vendemiaire 26. 7bre 1799 il abandonna son armée en Egipte, pour se rendre en france, il voyoit la crise fatale s'approcher dit le même Kleber, et il quitte son armée, il la laisse sans argent, sans poudre, sans boulet, et une partie des soldats sans armes - Voyez la lettre de Dugua au citoyen Directeur Barras.

Ce

Ce recueil des dernieres lettres de l'armée d'Egipte, saisies par la fregate Vincejo, publié à Londres le 23. Janvier est du plus grand interêt. Le héros Buonaparte s'y peint lui même, et y est peint par ses subalternes avec des traits, qui, je l'espére, seront ineffaçables.

No. 4.

Il nous depeindroit le héros Buonaparte assistant à ce ballet pantomime, qu'il fit représenter à Milan, et dont il ordonna qu'on imprimât le programme. Il est intitulé il général Colli in Roma.

Pantomimo dal citadino le Fevre in Milano.

Je l'ai sous mes yeux, c'est un imprimé de dix pages, croiroit — on sans cette preuve et sans le témoignage de toute la Lombardie, qu'il s'et trouvé un homme assés cruel, assés vil, pour jouir de pareils triomphes, pour conduire au milieu d'une ville catholique le vénérable chef de l'église sur un théatre, pour revêtir un vil histrion des ornemens pontificaux, et lui faire commettre mille bassesses, mille grossiéretés, mille obscénités dégoutantes, que malgré mon indignation je ne puis ni ne dois détailler, mais qui sont constatées par le programme imprimé et distribué à profusion dans toute la

Lom-

Lombardie. Ce n'est pas dans l'antiquité, qu'
aura trouvé l'exemple d'une pareille infami
non avant lui elle n'eut pas de modéle, et pa
l'horreur qu'elle inspire, on peut croire qu'ell
n'aura pas d'imitateur.

Ce même Pie VI. qu'il faisoit paroitre su
le théatre de Milan, est celui dont il vient d'or
donner la sépulture à Valence, en des termes s
respectueux, mais il falloit tâcher de l'avili
pour corrompre l'Italie, et il faut l'honorer pou
se concilier les catholiques de la Vendée, d
Languedoc et du Vivarais.

No.

No. 5.

Veut-on savoir la politique de Buonaparte
pour ajouter le fléau de ses principes à celui
de ses invasions, et connoitre ses moyens? lisez
sa lettre à Kleber en quittant l'Egypte.

„Tachez de réunir cinq ou six cents Mame
„lucs, que, lorsque les vaisseaux françois ser-
„oient arrivés, vous feriez arrêter dans un
„jour au Caire, ou dans les autres provinces, et
„embarqueriez pour la france.“

Au défaut des Mamelucs, des otâges arabes,
des Scheiks et Belet, qui par une raison quel-

con-

conque se trouveroient arrêtés, pourroient y suppléer.

Les individus arrivés en france y seroient retenus un ou deux ans, verroient la grandeur de la nation, prendroient une idée de nos mœurs et de notre langue, et de retour en Egipte nous fourniroient autant de partisans.

No. 6.

Cette ville de St. Jean d'Acre, l'ancienne Acco dans les saintes écritures, depuis Ptolemais, est sans doute reservée aux évenemens, les plus mémorables de l'histoire.

C'est là qu'il ya 600 ans, le Roi de france Philippe Auguste, et Richard, cœur de Lion, se signalérent par des actions d'un héroïque courage, lorsqu'ils s'emparérent de cette ville.

Le fameux Raoul de Couci blessé à mort au pied de cette même tour, que Buonaparte a vainement attaquée, ordonna qu'on portât son cœur à Foyet sa maitresse, on sait son histoire, ce cœur fut sa derniére nourriture, et son amant n'eut de tombeau, que le sein de celle qu'il aimoit.

Cent ans aprés ce fut dans cette même tour que les chevaliers de saint Jean, refugiés et résolus à périr, se défendirent contre le Sultan

Asraf et s'illustrérent plus par leur incroyable résistence, que le vainqueur par ses triomphes. Ce sont ces mêmes fortifications, au pied de cette même tour, ou Buonaparte a vu évanouir ses triomphes passés.

Il est très curieux de lire le journal intitulé: Précis des evenemens militaires, composé par Mr. Dumas, homme de talent, mais il pouvoit dans son No. 8 et 9 s'épargner la peine de nous annoncer, qu'il a obtenu de Buonaparte la liberté de rentrer en france. On s'en fut assès apperçu à ses écrits.

Lisez ce No. depuis la page 226 jusques à la page 2de 6.

Il est extrememement curieux de voir un homme, habile dans son métier, vouloir tromper le public et ne pouvant se tromper lui même, ne pouvoir s'expliquer, se faire entendre, lorsqu'ordinairement il est si précis et si clair.

Voyez ce qu'il dit page 272.

„Les derniers moments du séjour de Buo„naparte et du Général Berthier furent emplo„yés, à assurer la solde de l'armée, à prevenir ses besoins“ &c. &c. Comparez ces assertions à ce passage de la lettre de Kleber au Directoire du 26. 7bre 1797 page 14. ligne 15. „Le „Gé-

„Général Buonaparte avoit donné des ordres „pour habiller l'armée, qui etoit nue, mais „pour cet objet, comme pour beaucoup d'au- „tres, il s'en est tenu là".

Ajoutez y la lettre du Général Dugua à Barras page 74 ligne 9. „Buonaparte nous a ab- „andonnés sans argent, sans poudre, sans bou- „let, une partie des soldats sans armes".

No. 7.

Il changa le sceau de sa république presqu'aussitôt qu'il fut Maitre de la Lombardie. Chacun connoit l'emblême de la france républicaine, une femme appuyant sa main sur un faisceau de verges, que réunit le même lien qui soutient une hache, pour annoncer que la terreur y est le principe de l'union, et de l'autre main s'appuyant sur une pique surmontée d'un Bonnet, mais rappellant à la mémoire toutes les têtes, qu'ont soutenu ces piques en 1789 et 1790. tel est l'emblême de la république.

Buonaparte le remplaça par le génie de la victoire, les ailes déployées, tenant d'une main une couronne de laurier, de l'autre la palme du triomphe, foulant aux pieds les drapeaux autrichiens et dessous l'emblême le nom Buonaparte. Chaque ordre qu'il donnoit, chaque lettre qu'il écrivoit, etoit ainsi décoré.

No. 8.

Il écrit comme il parle, voyez ses lettres au grand Visir dans la correspondance qu'on vient de publier.

No. XIV. page 80. ligne 16. 30 thermidor an 7.

Il veut engager le Visir à écouter des propositions de paix, on a vu dans quel miserable etat est son armée: il lui dit:

„Mon armée est forte, aprovisionnée de „tout ce qui peut la rendre victorieuse des „armées, fussen-t-elles plus nombreuses, que les sables de la mer.“

Cette figure des sables de la mer avoit tellement plu au général que dans une autre lettre au même grand Visir, page 87 ligne 11, il lui dit, en lui offrant la paix:

„Quoique mon armée soit aussi nombreuse „que les sables de la mer, je vous offre la paix.

Voilà des échantillons des talens de Buonaparte et du genre de son éloquence.

No. 8. bis.

Lisez à ce sujet les déclarations du Comte d'Antraigues et sa requête à Buonaparte le 17. aout 1797.

No. 9.

No. 9.

Outre les proclamations de Buonaparte voyez sa lettre au grand Visir dans le recueil des lettres interceptées par la frégatte Vincejo No. XIV. page 77. au quartier Général du Caire 30 thermidor an VII. page 78. ligne 17.

„Paul I. chef de la religion grecque est „le chef des plus nombreux ennemis qu'eut „l'Islamisme.

„La france au contraire a détruit les Chevaliers de Malthe, rompu les chaines des turcs „qui etoient détenus en esclavage, et croit comme „l'ordonne l'Islamisme, qu'il n'y a qu'un seul „Dieu. Ainsi donc la sublime Porte, qni a eté „l'amie de la france tant que cette puissance „a eté chrétienne, lui a fait la guerre, dès „l'instant que la france par sa religion s'est „rapprochée de la croyance musulmane."

Même protestation dans une autre lettre au grand Visir page 87. ligne 11.

Son successeur Kleber le 17. 7bre 1799. page 92. ligne 5. repéte au grand Visir „les françois „s'etoient rendue commune la religion mahométane, et l'honoroient de toutes les maniéres.

No. 10.

No. 10.

Croit on que cette anecdote, qui remplit les journaux françois au sujet de l'entrée aux thuileries du Roi Buonaparte, n'est pas un des impromtus faits à loisir, dont Buonaparte amuse les badauds de Paris.

Le premier pluviose répond au 21. janvier.

Ce jour là Buonaparte devoit aller prendre possession du logement du feu Roi aux thuileries, et Mademoiselle Lapagerie, sa femme, occuper celui de la Reine.

On lui fait appercevoir: que ce jour répond au 21. janvier. „Que je vous remercie „de m'avoir fait faire cette observation, lui „dit avec sensibilité le premier consul! Non „je ne fusse pas entré ce jour là aux thuileries.“

Et on croit que Buonaparte a onblié que le premier pluviose répond au 21. janvier.

Credat judæus appella.

Et puis que dire de cette pudique frayeur d'entrer aux thuileries le 21. janvier, avec cette insolente jactance, de vouloir coucher dans le lit du Roi.

Voilà

Voilà une plaisante sensibilité. Elle me rappelle les pleurs de Messaline, qui faisoit périr Valerius asiaticus, pour usurper ses jardins. Valerius parla de son innocence et Messaline de s'attendrir, et de sortir pour n'être pas encore plus émue : mais en sortant elle recommandoit en sanglotant, qu'au moins on ne laissât pas échaper Valerius asiaticus.